

La mauvaise voie

par Farfalino

Dans le petit studio au dernier étage sans ascenseur, ne résonnaient que les clics sporadiques des touches du clavier et de la souris. Barnabé, le casque sur les oreilles, assis confortablement dans son canapé convertible, l'ordinateur portable sur les genoux, arbora un sourire triomphant quand il découvrit les deux cartes qu'on venait de lui distribuer. La certitude de gagner la partie l'enivra dans un vertige brutal. Son compte en banque serait regarni, son classement amélioré, les portes d'un tournoi de poker richement doté grandes ouvertes. Le jeune homme devait garder son calme, se concentrer sur les mises des autres joueurs, oublier l'enjeu et la peur de perdre.

Il allait relancer quand l'écran se figea et un bandeau rouge l'informa d'une perte de connexion internet. Comme frappé par la foudre, le joueur, incrédule resta bouche bée, les yeux agrippés au message, le doigt suspendu au-dessus du bouton de la souris. La stupeur passée, il cliqua rageusement sur des icônes en espérant se reconnecter.

— Non ! Pas maintenant ! Merde ! Fait chier ! Putain ! rugit-t-il

La box jetée dans un coin, emberlificotée dans les câbles d'alimentation et téléphonique semblait éteinte. Barnabé constata que son ordinateur n'était plus alimenté et que la télé n'était plus en veille. Manifestement, ERDF, après quelques lettres de relance pour impayés, avait mis sa menace à exécution.

Barnabé referma son portable, prit son blouson, son portefeuille, son téléphone et ses clefs, et sortit en courant de l'appartement, sans prendre le temps de verrouiller la porte d'entrée. Il dévala l'étroit escalier tout en enfilant son blouson. Sa précieuse machine faillit tomber plusieurs fois provoquant quelques jurons sonores. Arrivé au rez-de-chaussée, une porte s'ouvrit dans les étages supérieurs.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que c'est que ce potin ?

Le jeune homme reconnut la voix de la personne âgée du second aussi décrépète que cet immeuble vieillot.

— Ce n'est rien, madame, je suis pressé !

— Voyou !

Sans plus se préoccuper de la colère de sa voisine, le joueur déboula sur le trottoir et se rua en direction du fast-food qui se trouvait à un pâté de maisons. Il pria intérieurement pour que la partie n'avance pas trop vite. L'ordinateur, un bien piètre joueur, avait pris sa place. La victoire à portée de cette main exceptionnelle, il espérait réintégrer la table de jeu sans la perdre.

Les portes du restaurant claquèrent. Barnabé se précipita sur une table encore libre, ouvrit son ordinateur et lança la recherche du réseau public et gratuit. Sur l'écran, l'animation du curseur lui indiqua que la connexion mettait du temps à s'établir. À côté de lui, pouffaient un groupe d'une demi-douzaine de péronnelles adolescentes, la table et le cerveau jonchés de papiers gras, de boîtes vides et de morceaux de frites froides. Toutes étaient braquées sur leur téléphone portable et pouffaient sur la même vidéo. Les réseaux de ces enseignes étaient lents et surchargés par la clientèle juvénile qui profitait de se gaver de vidéos débiles après s'être rempli la panse de cette nourriture trop grasse et trop sucrée.

Son impatience s'exprimait avec moult bruits et tremblements de ses membres. Barnabé réfréna l'envie d'arracher les appareils des dindes voisines pour récupérer le réseau nécessaire. La connexion s'établit enfin. Il remplit un formulaire d'accès au wifi du fast-food avec une identité fictive. Il put enfin rejoindre la table de poker.

— Pas d'bite ! aboya-t-il, catastrophé, d'une voix étouffée.

Le tour s'était terminé ; il avait perdu sa mise. Après un court moment d'abattement, il reprit le cours de la partie avec la conviction qu'il remonterait la pente. Les cartes de cette main n'étaient pas très intéressantes mais il le sentait bien ; les autres joueurs étaient faibles et prévisibles. Cela serait pour la suivante, ce serait pour aujourd'hui. D'ailleurs, le destin lui fit un signe : les haut-parleurs diffusaient le tube, un peu vieux, « Get lucky » des Daft Punk.

Barnabé ignora le regard malveillant du vigil, un homme noir, à l'air antipathique, la chemise tendue à exploser par des muscles imposants. Utiliser gratuitement le réseau du fast-food était pourtant chose courante. La troupe d'adolescentes fut remplacée par successivement une bande de lycéens discutant du bac blanc passé, un groupe de motards en visite dans la capitale, une ribambelle de moutards vaguement accompagnés par une adolescente débordée... Il regretta de ne pas avoir pris son casque. Ce va-et-vient et le brouhaha nuisaient à sa concentration.

Après deux heures de jeu, Barnabé perdit sa dernière mise dans un souffle puissant d'énervement. Son tapis à sec, il n'entrevoit aucun moyen de le renflouer dans l'immédiat. Mauvaise partie, mauvaise journée, mauvaise vie. Il contint un grand cri de rage et de douleur. Sa main claqua sur la table. Il resta un long moment en lui-même pour refaire la partie, analyser ses erreurs et maudire la compagnie d'électricité, tout en s'arrachant les cheveux avec force de gémissements furieux et désespérés.

— Jeune homme, il ne faut pas rester ici. Soit vous consommez, soit vous partez, ordonna le vigil au regard aussi noir que sa peau, les sourcils froncés comme son anus.

Le perdant referma le portable et décampa sans répliquer de cet endroit bruyant, aux odeurs écœurantes, aux clients insupportables et aux gardes rébarbatifs. Game over ! Que faire maintenant ? Allait-il rentrer dans ce studio vide et sans vie électrique ou allait-il se promener dans le parc ? Il sortit sa boîte de Tic-Tac et ouvrit le bec verseur d'un coup de pouce. Orange : parc, citron vert : appartement. Une secousse plus tard, il se dit qu'il était temps pour lui de reluquer quelques joggeuses ou promeneuses en cette fin d'après-midi de printemps fraîche et ensoleillée.

Quand Barnabé rentra chez lui, il trouva en furie Laura, sa petite amie depuis quatre ans. Elle se jeta sur lui pour le frapper, lui reprochant de n'avoir pas payé l'électricité alors qu'elle lui avait donné l'argent nécessaire. Ses poings contre son torse ponctuèrent les mots fleuris qu'elle vociféra, le traitant de malade mental, de pervers, de voleur et de lâche. Elle finit par lui envoyer une gifle qui claqua bruyamment. Par réflexe, il la lui rendit. En pleurs, elle ramassa toutes ses affaires pour remplir deux valises malgré les excuses de Barnabé, effondré. « Pauvre mec ! » furent les deux derniers mots qu'elle prononça.

Barnabé ne leva pas les yeux de son ordinateur quand Laura claqua la porte d'entrée. Il n'était éclairé que par l'écran de son ordinateur et les lumières de la ville qui passaient par les deux grandes fenêtres du studio dont il avait ouvert les rideaux. Isolé grâce à la musique électro-rap à la mode dans son casque, la partie de poker contre l'ordinateur, puisque ne pouvant plus accéder à Internet, l'aidait à oublier le départ plus que houleux de sa désormais ex-compagne. La batterie lâcha. Il referma l'ordinateur devenu un objet sans utilité.

À 25 ans, il était seul, sans ressource, sans argent, criblé de dettes, poursuivi par les huissiers. Le propriétaire lui réclamait le loyer du mois dernier. Son employeur venait de le licencier car il s'était présenté encore une fois, alcoolisé et fourbu, après une nuit passée à jouer. Les allocations tardaient à venir et il était sous le coup d'une saisie sur salaire qui ne lui laissait qu'un maigre pécule. Quand sa mère avait décédé il y a trois ans, il s'était mis à jouer au poker, à la roulette, aux machines à sous, au loto et les jeux à gratter. L'espoir de gagner le gros lot le tenaillait. Il aspirait à une vie plus clinquante et opulente que celle du pauvre réparateur d'ascenseur qu'il était, perclus d'impôts et de fins de mois plus que difficile. Pour combler ses pertes, il avait commencé par emprunter à des amis puis à des organismes-usuriers, tirant sur toutes les ficelles possibles pour trouver de quoi jouer. Il ne subsistait plus rien de la vente des bijoux de sa mère, de quelques-uns de ceux de Laura et de sa voiture. Son père, ancien cheminot à maigre retraite, lui avait refusé plusieurs fois une quelconque aide. Enfant unique, il n'avait plus personne vers qui se tourner. Laura, lasse de ses frasques, venait à son tour de l'abandonner. Son avenir ? Clochard !

Il se servit un premier verre de whisky, puis un autre. Dans la pénombre, il ressassa à grandes lampées, les échecs de sa vie, ses amours déçus, les « bad beat », mauvais coups, qui avaient jalonné ses parties de poker, les cinq dernières années de sa mère dissoute dans son Alzheimer, la dureté et la froideur de son père. Quand il eut fini la bouteille, il vida la bouteille de vodka, puis, il but le rhum et le madère pour la cuisine. L'envie de mourir l'étreignit. La petite boîte à pharmacie ne contenait que des cachets pour la gastro et le mal de tête ; aucun ne pouvait lui servir. Il s'effondra en larmes sur le sol, avec un couteau dont il n'avait pas eu le cran d'utiliser. Il finit par s'endormir, secoué par la douleur de vivre.

Lourd.

Son corps était lourd.

Dur.

Le sol était dur.

La lumière déchira ses yeux douloureux.

Le monde chavirait et chahutait. Un geyser gronda dans son ventre.

D'un bond, il se leva, fit trois grands pas pour aller dans la salle de bain, pencha la tête dans la cuvette pour libérer le flot bouillonnant de ses entrailles. Après quelques minutes de spasmes, de cris rauques, d'odeurs de flux corporel putrides, il se releva tremblant, couvert d'une suee froide. La bouche rincée et l'eau fraîche sur son visage eurent un effet bénéfique. Il ne porta aucune attention à l'homme dans la glace, au teint blafard, les yeux rouges, gonflés, cernés, une méchante ride lui barrant un front pourtant juvénile. Pendant que le café coulait, il prit deux aspirines effervescentes en espérant qu'ils n'iraient pas rejoindre les égouts. Le studio était un navire sur une mer démontée. Il se traina et hissa une voile pour empêcher le soleil de lui lacérer le cerveau.

Barnabé ne savait pas depuis combien de temps il était resté affalé sur son canapé, nu, à contempler la tasse avec les bouteilles vides et les verres sales. Son mal de crâne s'était estompé mais la bouche restait encombrée d'une pâteuse amertume. Le sol avait cessé de tanguer.

La réalité réapparut, cruelle, sans fard : au bord de l'exclusion, il avait touché le fond. Cependant, il fit le compte de ses atouts : il était encore jeune, en bonne santé, beau gosse et il avait un métier dans les mains qui ne le laisserait pas longtemps au chômage. L'horizon ne pouvait que se dégager. Ce passage à vide ne durerait pas. Il devait maintenant employer toute son énergie pour sortir de l'ornière dans laquelle il s'était enlisé. Trouver un travail rémunérateur devait être sa première priorité. Le jeu serait écarté temporairement de sa vie. Il se promit de ne plus se laisser submerger par son envie de jouer et de ne plus jamais dépasser une limite qu'il se fixerait.

Sans surprise, le courant n'avait pas été remis. Le jeune homme n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. Après une douche tiède bienfaisante, il fit un peu de ménage pour remettre de l'ordre. Laura l'avait prévenu qu'elle devait revenir dans la journée chercher ses affaires dont la télé qui lui appartenait. Il ne voulait plus la revoir. Elle ne l'aimait plus assez pour supporter ses défauts, ses manières. Son manque de soutien ne faisait pas d'elle la compagne idéale qui lui fallait. Il fut presque soulagé de son départ.

Barnabé fouilla toutes les poches de vêtements et le reste du studio. Il put réunir qu'un maigre butin qui ne dépassait pas les dix euros. Laura avait pris la précaution de prendre le reste de ses bijoux. Pour trouver du travail sans attendre et toucher un salaire, son téléphone et son ordinateur portable devaient fonctionner. Dans les gares, des prises électriques dans la salle d'attente étant à disposition de tous, il pourrait donc les recharger et profiter d'un réseau Wifi libre d'accès. Son sac à dos garni des appareils et de leur chargeur, il mit son blouson et sortit de l'immeuble.

Le soleil brillant éclairait son humeur. L'air frais dissiperait le reste de sa migraine. Barnabé partit d'un pas léger en direction de la gare d'Austerlitz.

Les annonces défilaient sur l'écran du portable de Barnabé. Il postula à celles correspondant à ses qualifications de mécanicien et d'électricien. Il avait bien conscience que déposer un CV, recevoir une réponse, passer un ou plusieurs entretiens, allaient prendre un temps qu'il n'avait pas. Il se tourna vers les offres d'emploi qui ne correspondaient pas à son métier mais qui avait l'avantage de lui permettre de travailler dans un court délai. Il eut l'impression de se retrouver quelques années en arrière, juste après le bac professionnel, où il était à la recherche de jobs d'été. Il n'avait aucune envie d'être à nouveau garçon de café ou téléprospecteur. Ces travaux le rebutaient car ils ne seraient pas rémunérés au niveau de leur pénibilité et de l'ennui qu'ils provoqueraient. De fil en aiguille, de lien en lien, il trouva des annonces d'hommes qui proposaient des massages. La plupart ne mentionnait qu'une « grande relaxation ». D'autres parlaient de « massage du corps complet », certains se qualifiaient d'« escort », très peu étaient explicites et aucun ne donnait de tarifs.

Sa curiosité et son intérêt furent piqués car il massait souvent ses partenaires ou des amis. Ses mains avaient manipulé la peau et les muscles des personnes des deux sexes. Il conclut qu'il tenait là un bon moyen d'avoir de l'argent en peu de temps. Question cruciale : en plus des femmes, devait-il s'occuper des hommes ? Il ouvrit sa boîte à petits bonbons. Vert, seulement les femmes, orange, les hommes aussi. Il secoua un peu et se servit une pastille à la couleur de l'espérance. Internet le renseigna sur les tarifs qu'il pouvait demander. Il déposa plusieurs annonces avec des photos récentes où il proposait ses services « en toute discrétion », avec les précautions préconisées dans les forums (pas de numéro masqué, contact téléphonique préalable nécessaire). Grâce à la bouteille d'huile et quelques bougies qu'il possédait déjà, le premier rendez-vous pouvait être assuré. Ses filets étaient tendus, ses lignes étaient lancées, il ne restait plus qu'à attendre qu'un poisson femelle morde.

Barnabé parcourut tous les comptes dont il disposait pour les jeux en ligne et il trouva un fond de tiroir virtuel qui lui permit de faire quelques tours de Blackjack.

Le jeune homme tournait comme un lion en cage. Après une première journée, aucune cliente ne s'était manifestée. Ne rien pouvoir faire le rendait nerveux. Il était allé chez ERDF pour tenter d'avoir un nouveau délai mais le conseiller l'avait renvoyé vers les associations et les services sociaux. Il avait senti en eux la menace d'une inquisition dans son mode de vie et d'une tutelle qui le priverait de sa liberté. Dans combien de temps, serait-il à la rue ? Dans combien de temps pourrait-il rejouer au poker ? Sans tergiverser, il rédigea de nouvelles annonces, plus aguicheuses, pour indiquer qu'il massait indifféremment les femmes et les hommes de tout âge. Il ajouta une photo où à peine vêtu

d'un maillot de bain, ses muscles mis en valeur, prise sur une plage du sud de la France par son ami Paul, le frère homosexuel de Laura. Devenu son ami, c'est lui qui l'avait initié au poker.

Dès le lendemain, Barnabé eut deux rendez-vous avec deux hommes. Le premier, la cinquantaine défraîchie, sembla déçu quand il partit. Le masseur néophyte n'avait pas répondu aux autres désirs de son client. Ce premier salaire était trop chiche pour lui permettre de remettre l'électricité. Ce travail ne semblait pas aussi lucratif qu'il l'imaginait. Le second lui demanda très clairement s'il pratiquait le massage naturiste et s'il s'occupait de toutes les parties du corps. Barnabé sans vraiment réfléchir accepta de rendre ce genre de service pour le prix triple d'un massage « classique ». Son client avait près de soixante ans, beaucoup de charme, un corps entretenu. La séance eut lieu dans la chambre, tous les deux étaient nus. Le client guida Barnabé qui s'appliqua. Au moment de la touche finale, le jeune homme hésita. Bien que les actes sexuels entre hommes ne le rebutaient pas, la nette sensation de franchir une étape et de s'enfoncer un peu plus dans la fange lui donna la nausée. La promesse d'une rémunération plus élevée effaça ses scrupules et il rendit le service promis.

Le client satisfait lui fit quelques remarques et lui prodigua quelques conseils pour s'améliorer : varier les huiles, avoir une table de massage, prendre des cours, ouvrir un site web... Il lui fit comprendre que « masseur » était un vrai métier où la technicité et la communication étaient importantes. Il lui expliqua en désignant ses ongles approximatifs que son corps était un outil de travail dont il devait prendre soin. Barnabé le remercia par politesse en songeant qu'il n'avait pas l'intention d'en faire son activité principale. Douché et payé, il repartit complètement épuisé mais satisfait. S'il avait des rendez-vous de la sorte chaque semaine, il pourrait attendre que les allocations-chômage soient versées. Le plus important était de décrocher des entretiens et pouvoir arrêter ce job d'intérim très particulier.

Barnabé devait passer par une superette pour acheter de quoi se sustenter ce soir. En examinant son portefeuille, l'argent lui brula les doigts. Ses comptes en banque à découvert capteraient le moindre euro pour être renfloués ; jouer en ligne lui était donc impossible. Il pensa qu'il pourrait contacter Paul et intégrer une partie dans le monde réel. L'adrénaline, la tension, la réflexion lui manquaient. Avec de la chance, il pourrait gagner un peu d'argent, il suffirait de trouver des grands amateurs...

« Mais, qu'est-ce que je dis ? » s'exclama-t-il in petto. La poignée d'euros obtenus avait l'odeur du sperme de son client. « Payer de sa personne » avait pris tout son sens. Sa seule préoccupation devait être de ne pas s'exclure du système occidental, confortable et protecteur, et ne pas se retrouver dans la rue. Sa volonté rassemblée, il se domina pour ignorer les bars-tabacs, des antres de perdition qui offraient jeux à gratter et loteries diverses. Il franchit le seuil de la superette de son quartier, la tête haute, fier de lui.

Entre les deux lots de boîtes de ravioli, il prit celui qui proposait un tirage au sort pour gagner un voyage. Le démon du jeu restait tapi et attendait son heure.

- Et tu as des nouvelles de Barnabé ? Ça fait tout de même 2 mois maintenant que tu es partie, s'inquiéta Paul, en interrogeant sa sœur, l'ex-petite amie de Barnabé.
- Il y a 15 jours, je me suis aperçue que ce salaud avait vendu en douce la gourmette de mon parrain. Je l'ai appelé. Heureusement pour ce crevard, il a pu la récupérer « au clou ». Je lui ai demandé si j'allais revoir la couleur de la maille qu'il m'a extorquée. Les Assedic vont tomber mais il doit payer des factures. Je passe après, tu penses !

Paul but une gorgée de sa pinte de Picon-bière, pendant que Laura tirait une bouffée de sa cigarette électronique. Ils étaient attablés à la terrasse d'un café, sur les Champs-Élysées. Le regard du jeune

homme fut attiré par deux beaux garçons qui passèrent devant eux ; leur tee-shirt moulant laissait apparaître un torse musclé.

- Putain, ça fait chier, j'en ai besoin pour trouver un appart' ou une colloc'. J'en ai marre de squatter chez papa.
- D'après ce que tu m'as dit, ses dettes sont énormes mais s'il a pu reprendre la gourmète, c'est que ça va mieux financièrement parlant, supposa son frère quand les deux jeunes hommes eurent disparu dans la foule.
- J'en ai plus rien à foutre ! Ce looser a failli gâcher ma vie, c'est un putain de junkie ! Tu aurais mieux fait de ne pas lui apprendre à jouer au poker.

Paul haussa les épaules et finit son verre.

- Je ne pensais pas qu'il serait déraisonnable. Heureusement que la plupart des joueurs de poker ne dépassent pas leurs limites financières, enfin pas trop... Tu sais s'il est avec quelqu'un maintenant ? demanda-t-il d'un air détaché.
- Je n'ai pas demandé ! Je n'ai pas envie de savoir. Je veux juste récupérer mon blé. Après ça, je ne veux plus entendre parler de ce connard. C'est fini !
- Ça serait mieux pour l'un et l'autre que vous ayez tourné la page, tout de même.
- Moi ça va, t'inquiète. Il n'y a pas de toiles d'araignée dans la salle de jeu, le ménage est fait.
- Toujours aussi élégante, sœurette !
- Dis-moi, tu ne vas pas te le faire tout de même ?
- Mais non... et puis il est hétéro.
- Pas toujours d'après ce qu'il m'a raconté.
- Ah bon ?
- Ça t'intéresse, hein ? Espèce de vicelard ! Dans la série « on s'aime, on se dit tout », il m'a avoué que quand il était ado, il y a eu touche-pipi et sans doute un peu plus. Je ne me suis pas attardée sur les détails.
- C'est normal de faire des expériences, j'ai aussi arrosé le gazon, moi !
- C'est frais aussi, ça ! Bon, allez, j'y vais. À dimanche, pour l'anniversaire de maman. Salut grand frère !
- Salut, petite pétasse ! Je reste là un moment. Je profite un peu
- Voyeur !

Le frère et la sœur s'embrassèrent et Laura se dirigea vers la bouche de métro. Paul composa le numéro de Barnabé. Il tomba sur le répondeur et, déçu, lui laissa un message.

Quand Barnabé quitta son client, il ralluma son téléphone portable. Plusieurs messages l'attendaient dont celui de Paul qui l'invitait à boire un verre. Sa première réaction fut de refuser bien que la compagnie de son ami lui manquait. Le masseur ressentit de la vergogne à devoir expliquer comment il vivait depuis deux mois. Rares étaient les séances où il ne massait pas la verge de ses clients et souvent, il s'occupait aussi de leur prostate. Cette activité lui permettait, à raison de trois à cinq rendez-vous par semaine, de se remettre doucement à flots. Affronter le jugement de ses amis lui était insupportable. Parfois dans les moments de fatigue, le dégoût de lui-même l'envahissait et souhaitait laisser tomber mais la vue d'une liasse de billets, du nouvel ordinateur qu'on lui avait offert, ou de sa coupe de cheveu de chez Raffaël, un coiffeur à la mode, effaçaient bien vite ses scrupules et le malaise. Ce purgatoire nécessaire n'était qu'une transition pour retrouver sa vie d'avant. Une certaine routine s'était installée et Barnabé honorait ses rendez-vous avec un professionnalisme distancé. Il

s'amusait de la forme et la taille du sexe de son partenaire payant, ou de sa jouissance parfois à la limite du cri d'agonie. Quand un client lui prenait trop de temps et d'énergie, il s'agaçait comme il le faisait sur un mécanisme récalcitrant qui ne voulait pas céder. Par deux fois, sollicité en tant qu'escort par une femme encore belle, le jeune homme s'était comporté comme pour un rendez-vous romantique avec une nouvelle conquête. Cette activité avait de bons côtés.

Pensant à Paul, une vague d'envie de jouer au poker le submergea. Jusqu'à présent, le harcèlement des sites de poker en ligne par les appels, les SMS et les courriels, n'avait eu aucun effet parce que l'argent qu'il gagnait lui coûtait trop cher pour être dilapidé. Le maelstrom de sentiments et de haute tension électrique induits par une vraie partie de poker avec des joueurs en chair et en os, tout en tics, transpirant de bluff et de roublardise, lui manquait. Barnabé composa sans plus réfléchir le numéro de son ami.

- Salut Barney ! lança Paul, d'un ton gai et joyeux.
- Salut Paul ! répondit le masseur enjoué.
- Tu vas bien depuis le temps ? Tu arrives à t'en sortir ? demanda Paul d'une voix douce.

À chaque fois que Barnabé rencontrait Paul, il sentait son désir envers lui. Il en était flatté car il collectionnait les belles conquêtes masculines. Son ami avait la délicatesse de ne jamais être embarrassant et ne s'était jamais permis la moindre proposition directe. Cette ambiguïté semblait leur convenir.

- Oui ça va. Je vais sortir la tête hors de l'eau.
- Tu as retrouvé du travail ?
- Oui... Enfin non. Je bricole par-ci par-là, au noir. J'ai passé des entretiens, déclara Barnabé pour rassurer son ami.
- Cool. Ça te dirait d'aller boire un verre ? proposa Paul avec chaleur.
- Je pensais plutôt faire une partie de poker.
- Heu... tu crois que c'est une bonne idée ? Je ne voudrais pas être responsable de tes excès.

Le regret de l'avoir initié au poker était palpable et il portait la culpabilité d'avoir déclenché tous ses problèmes.

- Je suis un grand garçon. Ça fait deux mois que je n'ai pas joué. Je me tiens à carreau, ça me pique le cœur, le rassura Barnabé d'une voix enjouée.
- Ha ha ha ! Il manque le trèfle !
- J'ai envie de bouffer du trèfle, alors. Bon, tu n'as pas une petite partie sympa, même qu'avec des pièces jaunes ? insista le masseur.
- Si, demain soir, on doit pouvoir t'y intégrer. Tapis à 100 euros max. Tu peux ? proposa le frère de Laura. J'espère que tu as bossé tes statistiques !
- Oui, oui, ça me va ! C'est cool ! s'exclama son ami.
- Ça me fera plaisir de te revoir, déclara Paul d'une voix suave.
- Moi aussi. J'avais peur que tu m'en veuilles pour ta sœur.
- Non t'inquiète. C'est la vie.
- Je dois te laisser, j'ai à faire.
- Ok. Tu m'en diras peut-être plus demain soir ?
- Ouais ouais ! Bises
- Bises

Barnabé avait l'impression de ne plus toucher terre. Il pouvait enfin rejouer !

Jouir.

Jouir !

Laura, Valérie, Morgane, Coralie...

Jouir !

Seins en poire, seins comme des melons, seins en noisette...

Jouir !

Vulve épilée, clitoris en érection, parfum de cyprine, fesses pulpeuses, courbes voluptueuses, bouches gourmandes...

La délivrance vint dans un hoquet mécanique. Barnabé rouvrit les yeux, sortit son sexe de la bouche de son client et se releva pour s'affaler à ses côtés. Son partenaire était nu, sur le dos, pieds et poings liés au montant du lit en fer forgé, les tétons écrasés par des pinces, le sexe flasque perdu dans les replis de son ventre. Était-il satisfait des trois heures de sexe qu'ils venaient de vivre ? Le gros homme, un bourgeois cinquantenaire efféminé, adepte des pratiques parfois extrêmes, gisait les yeux grands ouverts, livide, immobile.

Le jeune masseur se dressa sur son séant quelque peu inquiet et secoua son client. La tête bascula vers lui, le regard vide, laissant échapper un filet de sperme de la commissure des lèvres. Barnabé sentit la terreur l'envahir. Dans l'espoir qu'il revienne à lui, il secoua en vain celui qui n'était déjà plus qu'une écorce. Aucun battement de cœur, aucun souffle, une seule conclusion : « Hardmaxou75 » était mort ! Barbané prit de panique tenta un massage cardiaque aussi maladroit qu'inutile sur le rythme de « Staying alive », comme il l'avait vu à la télé, ponctué de « merde », « fais chier » et « putain ». Malgré le dégoût que cela lui inspirait, il tenta de le faire respirer en lui soufflant dans la bouche.

— Salopard ! Pourquoi ça arrive avec moi ! Putain de merde !

Après lui avoir retourné une paire de gifles, le jeune homme s'effondra en pleurant, la tête sur le ventre adipeux de son client. Quand il prit conscience qu'il avait joui dans un cadavre, il se rua dans les toilettes pour vomir. Les spasmes douloureux cessèrent une dizaine de minutes plus tard, l'eau froide sur sa figure acheva de le calmer.

Il revint dans la chambre et contempla le spectacle. L'âge, le poppers, l'alcool pour faire connaissance et les deux lignes de coke avaient eu raison de Maxou. Barnabé regretta d'avoir insisté, par appât du gain, pour prolonger la séance alors que son client disait être fatigué après l'orgasme puissant qui l'avait laissé chancelant. C'était un stupide accident par imprudence et par cupidité.

Que faire maintenant ? Fuir ? Son ADN était disséminé dans l'appartement, sur et dans le corps. Même avec son casier vierge, la police le retrouverait sûrement. Se livrer impliquerait de devoir raconter comment il gagnait sa vie en général et ce qu'ils avaient faits ensemble. Il serait accusé d'homicide involontaire et prit dans une tourmente judiciaire à l'issue incertaine. Combien s'étaient fait broyer par la Justice ? Il devrait affronter les journalistes, les avocats, les juges, les policiers ! La peur fit place à la honte et à l'orgueil. À l'heure d'Internet et des réseaux sociaux, tout le monde saurait qu'il s'offrait pour payer ses dettes de jeu et que son client était mort dans l'extase d'une étreinte sado-maso. Si dans le monde réel, il suffisait de déménager pour faire oublier sa réputation, la « e-réputation » restait, elle, indélébile. Le verdict serait sans appel, il serait donc considéré à jamais comme « une pute », « un tapin », « un micheton », et un meurtrier. Sans compter toutes ses déclinaisons immondes et blessantes de l'adjectif « pédé » inventées par les hétérosexistes. Il ne pourrait pas

survivre à cet opprobre. « Prostitué »... Ce mot provoqua une éruption gastrique qu'il faillit ne pas contrôler.

Rasséréiné par un verre de whisky de qualité, Barnabé considéra le corps de son client et entrevit une échappatoire. Ce genre de type pouvait partir en voyage et disparaître pendant quelques jours — Maxou lui avait fait miroiter un court séjour dans le sud « si tout se passait bien ». Le jeune homme pouvait espérer faire croire que son client s'était évanoui dans la nature. Avec un peu de chance, il serait une des soixante mille personnes par an disparues sans explication. La mort de son client ne serait qu'une péripétie sans plus de conséquences. Assumer l'accident et se faire traîner dans la fange ? Faire disparaître le corps et avoir l'espoir de reprendre une vie normale ? Citron vert ou orange ? Après un coup sec sur la boîte, les yeux fermés, le Destin commanda la chute des bonbons colorés pour lui indiquer la voie à suivre. Au creux de sa paume, brillait une pastille orange.

Barnabé commença par le téléphone portable. L'agenda électronique lui apprit que la femme de ménage de son client devait venir le lendemain. Il lui envoya un SMS pour lui indiquer que ce dernier partait en voyage pour une semaine au moins. Le soir, un rendez-vous était noté sans plus de précision. Il effaça dans le téléphone portable tous les messages échangés avec son client et les quelques photos que son client lui avait demandées de prendre. Il passa sa soirée et une partie de la nuit à fouiller l'appartement dans les moindres recoins ainsi que l'ordinateur portable et le téléphone de son client. Maximilien Deguines se révéla être un homme riche, sans famille, organisé et très imprudent. Grâce à un fichier centralisant tous les codes et les mots de passe, le jeune homme put accéder à tous les comptes en banque, les messageries et les espaces de stockage de son client. Il trouva même le code de la carte bancaire soigneusement classé dans la pochette « compte courant ». Le joueur exultait devant le pactole qui lui était offert.

Des vidéos et des photos montraient les frasques sexuelles de Maxou, seul, à deux ou en groupe. Ancien propriétaire de bars et de discothèques, il avait fréquenté la jet-set et certains avaient participé aux orgies qu'il avait organisées. Dans un tiroir de son secrétaire, une série de DVD montrait sous un jour nouveau d'anciennes célébrités du poste de télévision. L'exploration des messageries apprit à Barnabé que « Hardmaxou75 » faisait une consommation importante de relations tarifées. L'addiction de son client au sexe se matérialisa par des carnets qui détaillaient, année par année, chacun de ses rendez-vous avec des photos, des commentaires et des notes. Certains, particulièrement doués, y figuraient plusieurs fois. La nausée lui souleva le cœur ; Barnabé aurait dû finir dans cette collection d'amants qui se ressemblaient tous. Le jeune homme ne savait pas comment exploiter ces informations. Devait-il faire croire à un chantage quelconque ? Cela lui sembla trop compliqué, trop hasardeux. Faire simple serait un gage de réussite.

Il établit son plan : se débarrasser du cadavre, faire croire qu'il était parti en voyage, utiliser son argent autant que possible. Il se glissa dans la peau d'un agent secret ou un grand escroc international et écrivit sur son portable la liste de tout ce qu'il devait faire. Il imagina toutes les précautions indispensables en se remémorant les films qu'il avait vus. La grosse somme trouvée dans la tabatière du bureau l'aiderait à ne laisser que les traces électroniques qu'il souhaitait. Avec un peu de chance, dans quelques jours, ce cauchemar serait terminé. Juste un peu.

Un vieil homme, en pardessus noir, s'appuyant sur une canne à pommeau d'argent, avec chapeau et gants assortis, pénétra dans le bureau des inspecteurs. Il apporta une touche de distinction dans cet univers de violences, de crimes odieux et de comportements abjects. Il défit ses gants avec délicatesse en attendant que l'un des trois policiers présents, le nez dans les écrans, lui fasse signe. Un jeune homme, le regard franc, le visage ouvert, la trentaine sportive, se leva pour se présenter et lui serrer la main. Il lui désigna une chaise en plastique marron clair, suffisamment inconfortable pour avouer n'importe quoi pourvu qu'on puisse se lever dans les plus brefs délais.

En posant le chapeau sur ses genoux serrés, le visiteur libéra une crinière blanche tirée en arrière. Il rajusta ses grosses lunettes à verres épais et passa les deux mains pour lisser sa chevelure opulente. L'inspecteur s'assit, compulsait des informations à l'écran et après une dizaine de minutes, s'intéressa enfin à son témoin qui commençait à s'impatienter.

— Bon... commença le policier. Tout d'abord, je voudrais que vous examiniez la photo de cet homme.

Il lui présenta le portrait d'un jeune homme, aux traits réguliers, les cheveux châtain-roux sculptés dans une coiffure complexe, une barbe de trois jours très entretenue, les yeux marron vert, un léger sourire qui laissait paraître des dents blanches. La lumière très professionnelle le magnifiait.

— Il pourrait être l'homme que j'ai aperçu sortant de l'appartement de mon voisin de palier, déclara le témoin d'une voix rendue chuintante par un dentier et grêlée par l'âge.

— Vous êtes sûr que c'est lui ? demanda l'inspecteur.

— Je ne l'ai pas bien regardé mais on dirait bien. Quand il m'a vu, il m'a tourné le dos et il a descendu les escaliers quatre à quatre. Moi, j'ai pris l'ascenseur. Il était 7h03.

— Quelle précision ! maugréa son interlocuteur tandis que son collègue laissa échapper un soupir d'agacement. Que faisiez-vous à cette heure-là ?

— J'ai une montre suisse, les seules qui valent. Solide, précise, en matériaux nobles rien à voir avec ces chinoiseries en plastique immondes dont on nous inonde. Tous les matins, je vais chercher mon journal dans la boîte aux lettres. Je me lève à 6h56, il me faut d'ordinaire 5 minutes, pour me préparer et enfiler ma veste d'intérieur. J'ai dû trainer.

— Alors, vous avez vu quoi ? demanda l'inspecteur impatient

— Ce jeune homme m'a intrigué car il tenait un trousseau de clefs que j'ai reconnu comme celui de mon voisin grâce au médaillon très vulgaire (un homme nu je crois) qui lui était accroché. Il verrouillait la porte de l'appartement. Cela m'est apparu comme incongru. Il a sursauté quand je suis sorti. Il avait l'air d'un enfant pris en faute.

— Vous l'aviez déjà croisé dans l'immeuble ?

Le vieil homme fronça les sourcils et le nez comme pour remonter ses lunettes. Cette grimace lui donna l'air d'un rat.

— Oui. Enfin je crois. Moi, je ne suis pas un inverti, les hommes m'indiffèrent ! Trop de jeunes gens défilaient dans cet appartement pour que je m'en soucie. Parfois, malgré la qualité de la construction, me parvenaient le bruit de leurs ébats dégoutants agrémentés de cris très gênants.

Le policier se tourna vers son écran et chercha un document. L'enquête de proximité confirmait les déclarations du vieil homme. Maximilien Deguines recevait en effet plusieurs fois par semaine selon la concierge lors de son premier interrogatoire.

— C'était violent ?

— Je ne sais pas, je suppose. Je détournai les oreilles quand le vacarme de ces débauchés était trop important.

— Ce n'était pas le cas, cette nuit-là ?

— Je n'ai rien entendu, non. J'ai écouté du Wagner, « la chevauchée des Walkyries », en début de soirée alors... Quand je me suis couché, à 1h32, tout était calme.

— Vous ne l'avez pas revu après ?

— Non.

L'inspecteur tapait le procès-verbal de l'audition au fur et à mesure. Il jugea le témoignage très approximatif et ne lui apprenait rien sur ce qu'il s'était passé dans l'appartement.

— Avez-vous d'autres détails à nous donner ?

Le vieillard sortit un chiffon de sa poche et entreprit de nettoyer ses lunettes en émettant des soupirs, preuves d'une intense réflexion.

— J'ai entendu du bruit sur le palier, 4 minutes avant midi. Je pense que c'était une caisse de métal qui est tombée à la renverse. Elle devait être pleine d'objets dont certains étaient métalliques. J'ai entendu une bordée de jurons et la porte claquer. Il faut vraiment que je fasse changer cette porte d'entrée, la cage de l'escalier central est trop bruyante. On n'est plus chez soi, maugréa le vieil homme.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Non, j'écoutais les informations et l'émission du midi sur France Culture. Une chanteuse ouzbek était venu présenter son album en sénégalais. Un mélange très intéressant. Surtout quand le poète Arnulphe...

— Excusez-moi, et c'est tout ? interrompit le vieil homme agacé.

— Entre 16h12 et 17h24, j'ai entendu le bruit de l'aspirateur en continue. Ma sieste en a été perturbée. Je me suis demandé ce que mon pervers de voisin fabriquait alors j'ai toqué à 16h45 pour lui faire cesser son manège et son ménage mais il n'a pas répondu. Quelle idée, en plein milieu de l'après-midi !

— Il y avait une ou plusieurs personnes ?

— Je n'en sais rien ! Je ne m'occupe pas des affaires des autres ! Vous devriez demander à Germaine Dujardin, la voisine du dessous. Cette pimbêche revêche surveille tout le monde. Elle passe sa vie l'œil collé au judas et je suis sûr qu'elle pourra vous en dire beaucoup plus que moi. Ce n'est pas que mon voisin m'était sympathique mais à franchement parler, il faudrait que vous, les policiers, fassiez votre métier !

— C'est prévu. Cette femme, elle, appuya l'inspecteur, me semble sympathique.

— Elle regarde tout le monde sauf moi, déclara le vieil homme, en baissant les yeux.

Un des fonctionnaires pouffa sans discrétion. Le policier détourna son regard, gêné par cet aveu. Après s'être donné une contenance, en tapant quelques informations sur son clavier, il jeta une dernière question.

— Vous avez autre chose à déclarer ?

— Il a péri par là où il a pêché !

L'inspecteur devait analyser pendant plusieurs heures les vidéos de la caméra de surveillance de la banque à côté de l'immeuble où habitait Maximilien Deguines. Son champ embrassait la place de parking devant le distributeur de billets et le trottoir jusqu'à l'interphone.

À 7h07, il repéra un jeune homme qui sortit précipitamment. L'angle ne permettait pas d'en tirer un portrait quelconque. Il espérait que ses collègues pourraient le repérer sur d'autres caméras mais le quartier n'en regorgeait pas.

À 11h54, une camionnette se gara à l'emplacement pourtant interdit devant le distributeur de billets. La plaque d'immatriculation se révéla fausse. Un homme avec des cheveux gris assez longs, avec une moustache poivre et sel, coiffé d'une casquette, habillé de vêtements de travail gris foncés en descendit pour se diriger vers l'arrière du véhicule. L'inspecteur fit un arrêt sur image et prit un

cliché du visage. Au lieu d'utiliser l'interphone, il sortit un trousseau de clef avec un médaillon représentant un corps humain et pénétra dans l'immeuble avec une cantine de fer posée sur un diable.

L'inspecteur relut la déposition de la concierge qui ne mentionnait pas la venue d'un livreur à cette heure-là. Les gens de peine sont des silhouettes invisibles ; l'homme avait été malin. De plus, accaparée par son repas et son feuilletton, elle ne l'avait pas vu non plus ressortir. Le témoignage du voisin confirmait la destination du « livreur ».

À 12h41, le livreur s'évertua à transporter la cantine dans la camionnette. Elle semblait bien plus lourde qu'à l'aller. La victime, très corpulente, était-elle à l'intérieur ? Au moment de monter à la place du conducteur, l'inspecteur fit un arrêt sur image : l'homme était en sueur et sa moustache s'était partiellement décollée ! Nouveau cliché. La camionnette disparue au loin.

À 13h37, le livreur revint à pied avec trois grands sacs de sport noirs manifestement vides. L'inspecteur reconnut le trousseau de clef de Deguines.

Le policier continua à visionner des heures de vidéo en notant l'aspect de chaque personne qui entra et qui sortait. Les images défilèrent sans qu'il remarque un fait notable. Sa femme l'appela pour lui rappeler que sa journée était terminée depuis près de deux heures. Quand il éteignit son ordinateur, il allait s'attaquer aux vidéos du début de la soirée.

Des insectes vrombissaient mollement autour d'eux. Une brise rafraîchissait une atmosphère rendue lourde par le soleil éclatant de l'été, brassant des odeurs de menthe et de fleurs des prés. Barnabé sentait le doux parfum de sa femme alanguie à ses côtés, leurs têtes l'un contre l'autre, leurs cheveux et les âmes entremêlées dans une communion qui leur faisait oublier le vacarme frénétique du monde. Au loin, à portée de vue, leur fils allait et venait en courant, semblant parler aux insectes qui croisaient sa route. Les oiseaux égayaient la forêt de leur chant mélodieux. Une alouette fendit l'air pour se poser sur une branche voisine. Un lapin montra son museau et disparut en apercevant les amoureux enlacés.

Barnabé faisait fuir les papillons en poussant des cris de joie dans les hautes herbes de la prairie. Las de n'en attraper aucun, il cueillit des fleurs pour en faire un joli bouquet coloré. Puis, il se dirigea, en gambadant vers ses parents qui le surveillaient du coin de l'œil, allongés dans l'ombre protectrice d'un grand arbre centenaire.

Maximilien tendit le bouquet et demanda l'air inquiet :

— Dis papa, quand je serais grand, est-ce que je serais heureux ?

Barnabé fut réveillé en sursaut par la sonnerie de l'interphone. Ces dernières quarante-huit heures sans aucun sommeil avaient été éprouvantes tant physiquement que nerveusement. Assis dans l'entrée de l'appartement pour attendre que les allers et venues dans le bâtiment se calment, le jeune homme, assommé par une lourde fatigue, s'était assoupi. Son sommeil avait été à peine troublé par la musique symphonique de l'appartement d'à côté et les grincements de l'ascenseur. La sonnerie retentit à nouveau, plus longue et insistante. Le téléphone portable du propriétaire affichait un rappel concernant un rendez-vous à dix-neuf heures. Délicatement, il décrocha le combiné de l'interphone et en couvrit le micro.

— Bon alors ? Tu vas te magner pour m'ouvrir, ma grosse ! Je n'ai pas que ça à faire que de te remplir ton cul de salope ! ordonna un homme, d'un ton sec.

Manifestement, il ne s'agissait pas d'un rendez-vous galant ni mondain. Barnabé ne se laissa pas gagner par la panique en entendant le visiteur s'exciter dans l'interphone. Il raccrocha. Après

quelques minutes, le téléphone de Maxou ne tarda pas à vibrer pour afficher le prénom de Joachim. Barnabé refusa l'appel et lui envoya un SMS :

- J'ai oublié de te dire que j'étais au théâtre ce soir, désolé.
- Et qui va me payer ?
- Je te dédommagerai la prochaine fois.
- Ben voyons ! Quand ? N'essaie pas de me la faire à l'envers !
- La semaine prochaine. Je prends quelques jours de vacances.
- Ce n'est pas réglo.
- Désolé Joachim ! Fais-moi confiance.
- Ok. A+

Joachim parcourut les SMS qu'il venait d'échanger avec son client. Il subodora un problème. Jamais Maxou ne l'avait appelé par son prénom au complet et il détestait le théâtre. Il se passait quelque chose d'anormal. De plus, en trois ans, il n'avait jamais manqué un de leur rendez-vous. Afin d'en avoir le cœur net et être payé malgré la prestation non effectuée, il décida d'attendre son retour et d'avoir une explication.

Sur la vidéo, le policier nota l'heure précise à laquelle il vit passer le motard, habillé de cuir, le casque à la main. Plusieurs photos de mauvaise qualité et sombres alimentèrent le dossier et permettaient une meilleure reconstitution des événements. Cette seconde journée passée à regarder les images enregistrées par la caméra s'annonçait palpitante.

Sa soirée fichue, Joachim remonta sur sa moto garée un peu plus loin et passa quelques coups de fil à la recherche d'un autre client. Il trouva une orgie à laquelle il pourrait participer. On avait toujours besoin de participants, doués, professionnels, suffisamment jeunes et vigoureux pour déshonorer plusieurs riches chalands venus se repaître de luxure.

Après le dernier SMS, Barnabé, réveillé, jugea qu'il valait mieux quitter les lieux au plus vite. Il enleva sa combinaison et ses gants avec précaution pour éviter de disperser ses cellules. Il continua son plan. Les bagages furent déposés dans le coffre de la Porsche que son client possédait. Il ressortit de l'appartement chargé des sacs de sport contenant l'aspirateur, les sacs poubelles remplis des éponges, des serpillères et des produits d'entretien qu'il avait employés pour faire disparaître toute trace. Par chance, il ne croisa personne dans l'ascenseur.

Le rendez-vous étant fixé dans plusieurs heures, Joachim patienta. Heureusement, le temps était agréable et sec, il pouvait rester sur sa moto. Il vérifia sur son smartphone le cours de ses actions et donna quelques ordres d'achats et de ventes. Le jeune prostitué possédait un portefeuille en bourse qui était près de devenir assez important pour qu'il puisse cesser de vendre son corps et d'offrir ses services sexuels. Il ne remerciait jamais assez le client qui l'avait initié aux arcanes de la Bourse il y a quelques années. Grâce à lui, son horizon s'était débouché, il se préparait un avenir meilleur. Chassé de chez lui à quinze ans, il n'avait pas eu d'autre choix pour vivre. Sa gueule d'ange, une aptitude à l'écoute, une libido hors norme, lui avait permis d'exercer ce métier particulier. Il aimait par-dessus tout rabaisser ses hommes riches et puissants rampant nus, comme des gros vers visqueux, pour lui lécher les bottes. Il se délectait des sévices humiliants qu'il leur infligeait. Maxou était l'un de ceux-là et l'appréciait tout particulièrement. Plongé dans ses comptes, il ne remarqua pas Barnabé, toujours habillé en ouvrier, encombré par ses sacs, s'éloignant d'un pas rapide.

L'inspecteur échoua une fois de plus à faire une photo nette de celui qui avait quitté l'immeuble avec le trousseau de Deguines. La guigne !

Les deux garçons dinaient tranquillement après une longue journée à la fac pour l'un et une dure journée de labeur dans la division commerciale de son entreprise pour l'autre. La télé dispensait les nouvelles du monde et de la France. Ils échangeaient leurs avis et leurs réflexions entre deux bouchées d'une blanquette de veau arrosée de vin blanc.

- Chéri, passe-moi le pain, s'il te plait, demanda le plus âgé, les yeux fixés sur l'écran où un reportage racontait les détails sordides du meurtre probable de l'ancien roi de la nuit, « Maxou ».
- Oh mais je le connais ! s'exclama l'étudiant en pointant du doigt la photo sophistiquée d'un des prostitués qui gravitait dans l'entourage de la victime.
- Comment ça ?
- Je l'ai vu, je te dis ! Je suis presque sûr ! affirma-t-il.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- L'autre fois, le soir où tu étais en déplacement à Niort, je suis allé faire un tour et j'ai vu un type, celui-là, dit-il en désignant l'écran, qui jetait des sacs dans la Seine. Il avait une camionnette blanche, celle sans doute dont ils parlent. Il a sorti une cantine en fer, tu sais, les mêmes que l'agent immobilier de la télé, et l'a balancée à la flotte. Je te l'ai engueulé ! Je l'ai traité de « Salopard ! Pollueur ! » et je lui ai dit qu'il aurait pu jeter ses ordures ailleurs, que la Seine n'était pas une décharge publique... Il m'a répondu un truc du genre « Casse-toi, mêle toi de ton cul, pédale ». Je suis sûr que le Maxou était dedans ! Je vais aller voir les flics, il faut que je leur raconte !
- Qu'est-ce que tu foutais sur les quais, le soir ? Tu draguais ?

L'étudiant resta silencieux, penaud, le nez dans ses carottes. Il esquiva l'assiette de son compagnon qui vint s'écraser sur le mur accompagné d'un « salope » retentissant.

Joachim s'ennuyait ferme. Maxou n'était pas toujours pas rentré. Ni sorti d'ailleurs. L'heure de son prochain rendez-vous approchait. Alors qu'il terminait une énième partie d'un jeu sur son portable, il vit la Porsche de son client sortir du garage souterrain privé. Maximilien n'aurait pas supporté qu'un de ses voisins ait la même voiture, il ne pouvait donc s'agir que de la sienne. Les reflets de la ville sur les vitres teintées l'empêchèrent d'identifier le conducteur. Le motard remit son casque et démarra en trombe à sa suite sans trop savoir où cela le mènerait. Le client était roi mais tout de même, pourquoi il lui avait mentit alors qu'il était chez lui ? La colère et l'exaspération montèrent en lui. Il en avait vraiment assez de n'être qu'un simple laquais.

Barnabé n'en pouvait plus de ces allers et venues épuisantes nerveusement. Son altercation avec un jeune homme sur les quais l'inquiétait car il avait eu l'imprudence de retirer sa perruque et sa moustache. Malgré la pénombre, celui-ci pourrait le reconnaître. Après avoir enlevé les autocollants des plaques d'immatriculation et l'avoir rendue à l'agence de location — il lui avait suffi de la déposer sur un parking et de mettre les clés dans la boîte aux lettres — il était retourné en métro à l'appartement de Maxou pour y récupérer la Porsche et son contenu. Il n'avait qu'une hâte : prendre une douche et se coucher.

Arrivé à un feu rouge, le motard se mit à la hauteur de la Porsche. Il put voir distinctement que ce n'était pas son client qui conduisait mais un jeune type, l'air très fatigué et nerveux, habillé d'une combinaison grise. Il se rappela l'avoir vu entrer dans l'immeuble une demi-heure plus tôt. Sur le siège passager, Joachim distingua une sacoche en cuir qui pourrait être celle de Maxou et ainsi qu'un

sac de sport. Cet individu était-il un prostitué comme lui ? C'était probable, il avait le physique nécessaire ; son client avait des goûts très exclusifs dans le choix de ses partenaires payants ou non. Un dealer, peut-être ? Que faisait-il dans la voiture du client ? Il aurait bien voulu prendre une photo de l'inconnu mais le feu passa au vert. Que pouvait-il bien fabriquer avec ce vieux pervers érotomane ?

Demain, Barnabé prendrait la route pour commencer le périple que son client était censé faire. Voyager avec sa tête dans le sac l'indisposait et l'inquiétait ; c'était la preuve d'un forfait qu'il n'avait pas commis. Il trouverait bien un endroit pour s'en débarrasser. Le feu rouge était trop long pour ses nerfs à vif. Il écarta le souvenir de la scie à métaux plongeant dans les chairs mortes, le sang ruisselant dans la baignoire, les dents ôtées à l'aide d'une tenaille, les coups de cutter pour enlever les empreintes et rendre méconnaissable ce qui restait de Maxou. Son manque de scrupule et sa froideur lui faisaient peur, dévoilant un pan de sa personnalité jusqu'ici inconnu.

Joachim suivit la voiture jusqu'à un petit parking souterrain dans le XIXième ouvert 24h sur 24. Quelques minutes plus tard, le conducteur en sortit à pied. Le motard lui laissa quelques mètres d'avance et le surveilla à bonne distance. Les rues désertes ne lui facilitèrent pas la tâche. Il dut plusieurs fois prendre le risque de le perdre pour ne pas se faire remarquer. L'homme rentra dans un immeuble miteux situé dans une ruelle encaissée. Le poursuivant gara sa moto et s'y rendit à pied. Une fenêtre s'alluma au dernier étage. Certaines sonnettes n'avaient pas de nom lisible. Les boîtes aux lettres se trouvaient dans le hall protégé par interphone. Il pesta de ne pas pouvoir identifier cet individu. Une silhouette passa devant la fenêtre éclairée et une autre fenêtre s'illumina.

Son téléphone rappela à Joachim qu'il devait se rendre dans le XVIième pour participer à la par-touze prévue. Les fenêtres s'éteignirent. Le type s'était probablement couché. Joachim reviendrait le lendemain et tenterait de tirer cette histoire au clair. Il ne pouvait pas laisser un client annuler sans le payer ; ce serait un fâcheux précédent. L'heure était maintenant d'aller travailler.

Après un grand verre de whisky avalé d'un coup de glotte, Barnabé s'endormit avec la conviction qu'il était temps pour lui de reprendre en main le cours de sa vie, de se débarrasser de son addiction au jeu et de fermer son site d'escort. Retrouver une vie paisible... dans quelques jours encore.

Le soleil dardait de ses rayons la nature qui défilait à travers les vitres de la Porsche de Maxou. Sorti de la capitale, Barnabé appréciait la puissance nerveuse du bolide et son ronronnement de tigre qui s'invitait dans la musique déversée par l'autoradio et les enceintes de qualité. Après une longue nuit de repos, une bonne humeur retrouvée lui faisait parfois échapper quelques phrases d'une chanson qui lui plaisait. Il goutait au luxe des fauteuils en cuir confortables et de la ronce de noyer. Posséder une telle voiture était un des rêves suscités par le poker et profiter pleinement de ce moment le repoussait l'amertume de ne jamais pouvoir se l'offrir quand il aurait repris sa simple vie de réparateur d'ascenseur.

Le GPS le prévint qu'il avait dépassé la limite de vitesse. Toujours sur ses gardes, la prudence était de rigueur. Il ne s'agissait pas de se faire arrêter et de mettre en péril la mascarade mise en œuvre. Il avait utilisé le téléphone de Maxou pour répondre à quelques SMS reçus en prétextant un voyage vers l'Est. Des hôtels de luxe de Bruxelles à Berlin en passant par Amsterdam étaient réservés et les arrhes versés. Il avait même commandé un escort à Bruxelles.

Joachim suivait le bolide depuis le parking souterrain où son conducteur l'avait repris en milieu de matinée. Il commençait à fatiguer, la nuit avait été courte et l'orgie très intense. Maxou ne répondait ni sur son fixe, ni sur son portable ni à aucun des courriels qu'il lui avait envoyés pour lui réclamer son dû. Il avait reçu un vague SMS indiquant un voyage à Berlin. Dans une station-service sur l'auto-route A16 vers Calais, il prit le risque de surveiller le conducteur de plus près en le suivant dans le magasin. Il ne comprit pas son manège avec une boîte de bonbons orange et vert au moment du choix d'un sandwich. A la caisse, par-dessus son épaule, Joachim put constater avec surprise que l'inconnu

payait avec la carte bancaire de Maxou prise dans la sacoche de ce dernier. Il saliva sur la grosse liasse de billets entr'aperçue dans le portefeuille. Il lui parut évident que son client avait été détrossé par ce malfrat et qu'il devait gésir et gémir sur la moquette de son appartement. La perspective que la femme de ménage allait le trouver encore pieds et poings liés, dans une mare d'urine et d'excréments, l'amusait presque. Il lui restait maintenant à trouver l'opportunité de subtiliser la sacoche et de faire cracher le code secret de la carte bancaire avant qu'elle ne devienne inutilisable. Bien placé, cet argent accélérerait sa sortie de la prostitution pour vivre la nouvelle vie qu'il s'était promise.

Le périple des deux jeunes gens les amena au Cap Griz-Nez, sur la côte d'Opale, à quelques kilomètres du tunnel sous la Manche. Barnabé connaissait bien ces falaises pour y être souvent allé avec ses parents pendant les vacances. Il avait jugé qu'il serait plus simple, et donc moins dangereux, de se rendre dans un endroit familier plutôt que de perdre du temps à chercher un lieu qui serait moins adéquat. Il se gara sur le parking principal. La marée serait bientôt au maximum de sa hauteur et un petit vent provoquait une houle bienvenue. Un sentier bien balisé, escarpé, permettait de se promener sur la falaise. Le sac de sport sur l'épaule, après avoir grimpé au sommet presque en courant, il trouva un précipice propice où la mer venait se cogner en hautes gerbes d'écumes. Se débarrasser de ce colis macabre serait un soulagement.

Reprenant son souffle, il attendit qu'il n'y ait plus de promeneurs, rares en ce jour de semaine. Au loin, un homme tout en noir s'assit à un banc et ne semblait pas faire attention à lui. Barnabé passa les fils qui délimitaient le chemin et fit fi des avertissements de danger. Il prit les anses du sac à deux mains et tourna sur lui-même comme un lanceur de marteau. Après quelques tours, il lâcha le sac qui vola dans les airs le libérant d'un poids immense. Les volutes blanches et noires des eaux froides de la Manche engloutirent la tête de Maxou.

— YES ! hurla le jeune homme dans le vent.

Il continua à s'égosiller pour se libérer de toute la tension des derniers jours et même des derniers mois. Deux femmes d'âge mûr passèrent en lui jetant un regard réprobateur et le laissèrent à sa folie. Barnabé se sentait vivant et libre !

Joachim se tint à bonne distance de l'inconnu. Le Cap Gris-Nez était une grande étendue rase battue par les vents qui ne permettait aucune discrétion. Il ne pouvait pas s'approcher plus. Pour se donner une contenance, il s'assit face à la mer et surveilla du coin de l'œil en direction de sa cible. Il regretta de ne pas avoir de jumelles quand il vit le conducteur gesticuler sur le bord de la falaise. Quelque chose tomba dans l'eau et il perçut les cris de joie portés par le vent. Il se fit la réflexion, in petto, que cet individu était allé bien loin pour se débarrasser du sac. Pourquoi ne pas l'avoir fait dans la Seine ? Que contenait-il ? Encore des mystères ! Il en avait assez de ce voyage dont il ne voyait pas la fin. Il détestait cette impuissance à mener un jeu sans savoir s'il en valait la chandelle. Il faudrait sans doute attaquer le voleur frontalement. Il avait sur lui pour tout arme un bombe lacrymogène et un poing américain, indispensables au regard des traquenards dans lesquels il était tombé.

Barnabé retrouva le chemin et continua à se promener. Le souvenir de la mère l'assaillit. Elle aimait cet endroit et l'avait photographié à chaque fois qu'ils s'y étaient rendus. Que penserait-elle de ce qu'il était devenu ? Elle se serait d'abord battue avec toute la hargne d'une louve pour qu'il abandonne le jeu, source de tous ses maux, et garder le cap de sa vie. Il ne se serait d'ailleurs pas noyé dans le poker si elle avait été encore vivante et elle-même, non cette femme baveuse, le regard éteint qui débitait les poésies du certificat d'étude avec une voix enfantine.

Le vent et les souvenirs firent perler quelques larmes. Il devait en finir. Barnabé plongea la main dans la sacoche de Maxou quand une troupe de personnes âgées accompagnées d'enfants surgit inopinément des fourrés en contrebas. Surpris, il jugea qu'il serait trop risqué de terminer ce pourquoi il était venu ici. D'un pas rapide, il retrouva le parking et la Porsche. Préoccupé par le jour qui baissait

et rendu fébrile par l'approche de la fin de son voyage, il ne fit pas attention au motard qui se pressait de le rejoindre. Il reprit l'autoroute en direction de Dunkerque.

Le soleil rougissait à l'approche de la mer et la nuit attendait en embuscade. Les ombres s'agrandirent et se creusèrent. Les usines, les raffineries, les véhicules se parèrent de leurs lumières artificielles et les ténèbres dévorèrent le monde.

Barnabé s'engagea sur la voie ferrée abandonnée d'une ancienne usine dans une friche industrielle qui lui avait servi de terrain de jeux pendant son adolescence. Par chance, elle n'avait pas été réhabilitée depuis. Les amortisseurs de la Porsche protestèrent bien que les rails ne faisaient qu'affleurer le bitume. Le pinceau des phares trouait l'obscurité profonde pour révéler des tas de gravats et des cadavres de voitures brûlées. Après avoir contourné ces obstacles, la voie ferrée le mena à un bâtiment en ruine dont il ne restait qu'un toit et quelques murs. Les graffitis en recouvraient chaque centimètre. Le sol était jonché de morceaux de verre, de pièces métalliques et d'objets divers. Il gara la voiture dans un des quais de chargement. L'endroit lui sembla aussi terrifiant que lorsqu'il avait quinze ans. Les fantômes des ouvriers qui y avaient usé leur vie parcouraient les lieux à la recherche des machines disparues provoquant des bruits incongrus et soudains. Une odeur de pourriture et de vieille urine flottait dans l'air. Des rats en file indienne passèrent devant les phares.

Le jeune homme sortit du coffre deux jerricans. Il s'apprêtait à arroser la voiture avec l'essence qu'ils contenaient quand le bruit d'une moto qui s'arrêtait troubla la relative quiétude de la nuit. Il tendit l'oreille aux aguets. Les débris qui jonchaient le sol craquaient sous les pas d'un inconnu. Quelqu'un approchait ! Il chercha une arme dans la pénombre. L'image d'un motard habillé de cuir noir remonta à la surface de sa conscience. D'abord dans le rétroviseur sur l'autoroute, puis à la station-service et sur l'aire d'autoroute où il avait déjeuné, enfin au Cap Gris-Nez. Quel imbécile il faisait, il avait été suivi ! Mauvais observateur, mauvais joueur de poker, ceci expliquait-il cela ?

Une silhouette apparut sur la voie ferrée éclairée seulement par la réverbération des phares sur le mur du fond. Barnabé s'empara d'une barre de métal qu'il trouva sur le sol et s'approcha de l'intrus qui continuait à avancer. Les deux hommes s'arrêtèrent à deux mètres l'un de l'autre. Le motard était tête nue, les mains dans les poches de son blouson. Leurs regards s'affrontèrent. Le joueur lança d'un ton peu amène :

- Qui es-tu ? Que veux-tu ?
- Je ne sais pas ce que tu as fait à Maxou et j'en m'en fous, mais tu as intérêt à partager le blé que tu lui as piqué, menaça Joachim
- Tu ne manques pas d'air... Viens le chercher ! répliqua Barnabé en se mettant dans une position de combat.

Pour toute réponse, Joachim sortit sa bombe lacrymogène et arrosa Barnabé de plusieurs giclées. Des lames de rasoir lui déchirèrent les yeux et lacérèrent ses poumons. Dans un cri de rage, il fouetta l'air au hasard en espérant toucher son adversaire. Le motard esquiva et porta un coup à l'estomac avec son poing américain. Plié en deux, Barnabé lâcha son arme. Ramassant sa volonté, il fonça tête baissée pour renverser son agresseur qui s'assomma contre un des piliers du hangar. Il en profita pour le frapper au visage et au torse. Joachim lui répliqua par un coup de poing au visage. À moitié sonné, aveuglé par le sang qui s'échappait de la pommette, Barnabé tomba de tout son poids sur le motard. Une mêlée s'en suivit sur le sol sans que ni l'un ni l'autre, tous les deux sportifs et jeunes, puissent prendre le dessus. Les coups pleuvaient accompagnés de cris rauques, les corps se roulaient dans une étreinte qui n'avait rien d'érotique. Barnabé trouva un regain d'énergie quand sa main se referma sur sa barre de métal. Il assomma Joachim d'un coup à la tête. Aveuglé par une puissante rage, il leva la main pour achever le motard.

Un éclair de conscience retint son geste. Son regard se fixa sur le visage tuméfié de Joachim. Ce jeune homme étendu, inconscient, pourrait être lui. Tous deux, rongés par la soif de l'or, avaient emprunté une mauvaise voie, faite de luxe, de précarité, de sentiments factices et de danger. Une voie dénaturée où ils perdaient leur humanité pour redevenir des animaux sauvages prêts à tout pour survivre. Son regard parcourut la barre de fer qu'il tenait, la Porsche, l'usine, les tags, un reste d'ours en peluche, un pneu, les morceaux de verre qui étincelaient éclairés par les phares. Au loin, il pouvait entendre la rumeur de l'autoroute urbaine. Une odeur d'excrément mêlée de gaz irritant flottait dans l'air. Que faisait-il dans cet endroit glauque sur le point de tuer un homme pour de l'argent ?

Barnabé se releva et jeta son arme qui tintinnabula en tombant sur le sol. Après avoir essuyé le sang qui coulait de sa joue et repris son souffle, il déposa la sacoche de Maxou à côté de son assaillant. Cet argent paait la mort, il n'en voulait plus. Il prit son petit sac à dos qui contenait ses affaires et jeta au loin sa boîte à bonbons. Le jeune homme quitta les lieux d'un pas rapide. Il reprit la voie ferrée dans l'autre sens pour retrouver sa vie qu'il avait perdu de vue.

Joachim se réveilla avec un violent mal de crâne et des douleurs au visage palpitaient au rythme de son cœur. Un peu désorienté, il reprit ses esprits et chercha son adversaire du regard. Apparemment, il était seul, avec la Porsche et la sacoche de Maxou posée à ses côtés. Il se jeta dessus et vit avec bonheur la grosse liasse de billets dépasser du compartiment principal. Après la réjouissance, la méfiance. Pourquoi l'autre lui avait laissé l'argent et la Porsche ? Il examina l'endroit à la recherche d'un piège quelconque. Le prostitué s'aperçut que le système antivol du véhicule de luxe et sa balise de localisation étaient actifs. Les contusions sur tout le corps le firent grimacer quand il dut se baisser pour les débrancher. L'autre avait pris un risque inconsidéré pour ne pas l'avoir fait. L'enchaînement des événements était incompréhensible. Pourquoi après s'être donné tant de mal, cet imbécile avait-il tout abandonné ? Cela le dépassait.

Il commença à avoir soif et faim, il devait quitter l'endroit. Sans hésiter, il choisit de monter dans la Porsche plutôt que de reprendre sa moto. Une grande satisfaction l'envahit quand le rugissement du moteur résonna dans le hangar vide. Il mit la marche arrière pour s'extraire de cet endroit malsain en prenant beaucoup de précautions pour ne pas abimer le véhicule. Il pourrait la revendre à un de ses contacts spécialisés dans les voitures volées.

Il s'engagea sur la voie ferrée avec le sentiment que la chance lui avait souri. Demain, il serait un autre homme !

Les portes du TGV à peine ouvertes, Barnabé se dépêcha de rejoindre le métro pour rentrer chez lui. Après la bataille du hangar, il avait passé la nuit dans un hôtel de la périphérie de Dunkerque. Le lendemain, il s'était rendu sur la tombe de sa mère, flâné un peu dans les quartiers de son enfance dans l'espoir de se retrouver. Il s'appêtait à prendre un nouveau départ ou plutôt il était revenu en arrière pour s'engager sur une autre voie, plus conforme à son éducation.

Facture EDFR, loyer, relevé de banque... Le quotidien s'invita de plein de fouet dans ses rêveries. Quand il ouvrit la porte de son studio, rien ne semblait avoir changé. Un peu de linge sale roulé en boule dans un coin, le bac à vaisselle encombré, l'odeur sale de renfermé, lui donnèrent le programme du lendemain. Une fois mis à son aise, il prit son téléphone qu'il avait eu la précaution de laisser chez lui. Des messages de rendez-vous qu'il n'honorait pas, des publicités de sites de poker et de jeu en ligne encombraient sa messagerie, deux candidatures avaient été refusées... le chemin de la rédemption lui sembla bien caillouteux.

Il alluma la télé et zappa frénétiquement afin de cesser de penser. La photo de Maxou diffusée sur une chaîne d'information continue lui causa un choc et le fit s'arrêter. Il monta le son et lâcha la télécommande.

... étrange affaire découverte au hasard d'une arrestation pour excès de vitesse. Un jeune homme au volant d'une Porsche appartenant à Maximilien Deguines dit « Maxou », ancien roi de la nuit parisienne, a été arrêté près de Lille. Au moment de présenter les papiers du véhicule, les gendarmes ont découvert qu'il était en possession de dents humaines. Pris de panique, le conducteur s'est enfui et s'est tué après avoir perdu le contrôle du bolide dans un virage du boulevard périphérique. Le propriétaire de la Porsche a disparu depuis plusieurs jours et Joachim Favier, le conducteur décédé, est connu des services de police pour prostitution et pour divers petits trafics. Nous allons rejoindre notre envoyé spécial devant le domicile de Maximilien Deguines pour faire le point sur l'enquête. Que sait-on sur cette affaire, Regis Fluqueflut ?

Un homme d'une trentaine d'année en costume, le cheveu banal, le physique lissé par le maquillage et le code vestimentaire en vigueur se tenait devant l'entrée d'un immeuble que Barnabé reconnut. La photo très artistique d'un jeune homme présenté comme étant Joachim Favier apparut dans un encadré à côté de celle de Maxou.

Et bien Pénélope, on ne sait pas aujourd'hui si le dénommé « Maxou » est mort, ou simplement séquestré. Dans son sac à main, les dents se trouvaient dans une pochette en plastique, avec ses papiers, la carte bancaire, et une grosse somme d'argent en liquide. Les recherches ADN sont en cours pour identifier à qui elles appartiennent. On sait que le roi de la nuit était grand consommateur de services sexuels dispensés par de jeunes hommes comme Joachim Favier. Des sources proches de l'enquête affirment que le prostitué aurait été vu hier matin sortant de l'appartement de la probable victime, puis plus tard, transportant une grande caisse de métal dans une camionnette blanche. On sait aussi que le visage et le corps du conducteur étaient marqués de fraîches contusions antérieures à l'accident. L'hypothèse émise par les autorités est que Joachim Favier aurait assassiné Maximilien Deguines, après une lutte, pour lui dérober ses bijoux, son argent, et sa Porsche. Il se serait débarrassé du corps, dans la Manche ou la mer du Nord.

Sait-on pourquoi le présumé assassin a gardé les dents de la victime ? demanda la journaliste d'un regard vide et las de ressasser les mêmes questions tous les quarts d'heure.

Non. Les enquêteurs se posent aussi la question et les investigations sont en cours. L'appartement de « Maxou » a été méticuleusement nettoyé. La police n'a pas trouvé d'indices dans la collocation où vivait Joachim Favier. Il s'agit de faire vite au cas improbable où Deguines serait retenu contre sa volonté quelque part.

Je vous remercie Regis Fluqueflut, nous ferons le point régulier sur cette enquête qui promet d'être sulfureuse, saliva Barbie journaliste. En bref, maintenant...

Barnabé était abasourdi. Le motard qui l'avait agressé, ce Joachim Favier, était accusé d'assassinat à sa place et comme il était décédé, l'affaire allait sans doute être classée. Une bouffée délirante de soulagement explosa à lui en couper le souffle.

« Quelle chance !... Mais putain, quelle chatte ! » s'exclama-t-il tout haut. Il fut secoué d'un rire fou. Le Destin l'avait empêché de jeter les derniers vestiges de son client à la mer pour que l'autre puisse être arrêté en leur possession. Jamais il n'avait imaginé que leur ressemblance, parce que Maxou n'aimait qu'un seul type d'homme, lui sauverait la mise et écartait définitivement tout risque. « Le pied ! Le pied ! Le pied ! » continua-t-il en faisant les cent pas dans son studio fourrageant nerveusement dans ses cheveux. Il sentit la faveur des dieux comme un souffle balayant ces années de galère. Il devait profiter sans attendre de cette baraka inespérée et ne pas laisser se disperser cette énergie divine qui venait de baigner sa vie.

Barnabé, à peine calmé, le ricanement au bord des lèvres, prit son téléphone et composa le numéro de Paul. Il s'invita à une grosse partie, la dernière, celle qui lui ferait toucher le pactole. Il était touché par la grâce, rien ne lui résisterait ce soir !

Le procureur était satisfait mais rendu un peu fébrile par l'attente du résultat du traitement des données téléphoniques corrélées avec les positions de la Porsche par les services informatiques. Joueur de poker émérite, il avait tenté un coup de bluff en donnant des dents à ronger à la presse et à ses supérieurs pour qu'il puisse mener tranquillement son enquête. La chancellerie était préoccupée par les dégâts collatéraux que pourraient provoquer la révélation du nom des participants aux orgies organisées par la « reine de la nuit ». Tout s'était enchaîné très vite après la conférence de presse et la diffusion de la photo de Joachim Favier. Les enquêteurs n'avaient pas trainé et il leur était rapidement apparu que ce dernier n'était pas celui qui s'était débarrassé du corps de Maximilien Deguines.

À travers les fenêtres de son bureau, les lumières de la ville ressemblaient aux voyants des ordinateurs qui, quelque part dans Paris, étaient lancés à la recherche de l'identité de l'autre prostitué. Il ressemblait suffisamment à Favier pour que trois témoins les confondent. Une question taraudait le procureur : pourquoi avoir voulu faire disparaître le corps de son client, décédé d'une simple crise cardiaque ?

Le son caractéristique de l'arrivée d'un message retentit dans le bureau silencieux. Le procureur se précipita sur le clavier et la souris pour le lire. Un seul portable et son propriétaire avait été formellement identifié. Pas de casier, quelques contraventions, une grande ressemblance avec le conducteur de la Porsche, une vague querelle de voisinage... embarqué une fois dans une descente dans un tripot clandestin. Ce dernier détail fit tiquer l'homme de loi. En un instant, il comprit l'enchaînement inéluctable qui allait amener cet homme devant lui. Le procureur le plaignait presque. D'abord, parce qu'il avait rencontré ce client le jour de sa mort, puis parce qu'il lui apprendrait que 87,5% des homicides étaient élucidés. Seulement 1 chance sur huit d'échapper à la justice ! Il aurait quelques années pour y réfléchir.

L'affaire Deguines était résolue. Quand il rabattit l'écran de son ordinateur portable, la pensée de pouvoir enfin déguster le bœuf bourguignon préparé par sa femme en rentrant chez lui le fit saliver. Il était temps pour lui de retrouver son cocon paisible, loin de la lie de la société, et d'oublier Barnabé Véron, Maximilien Deguines, Joachim Favier qui avaient tous suivi une bien mauvaise voie.